

GOLSHIFTEH
FARAHANI


SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

KORKMAZ
ARSLAN

MY SWEET PEPPER LAND

UN FILM DE HINER SALEEM



Design: Benjamin Szuresc / TROVKA

memento
films



**GOLSHIFTEH
FARAHANI**

AGAT FILMS & CIE PRÉSENTE



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

**KORKMAZ
ARSLAN**

MY SWEET PEPPER LAND

UN FILM DE **HINER SALEEM**

1h35 / DCP / 1.85 / 5.1

Kurdistan - France - Allemagne

visa : 134 212

SORTIE LE 9 AVRIL

photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.memento-films.com

distribution
memento
films

t : 01 53 34 90 39

distribution@memento-films.com

presse
Robert Schlockoff
Betty Bousquet
t : 01 47 38 14 02
rscom@noos.fr

SYNOPSIS

Au carrefour de l'Iran, l'Irak et la Turquie, dans un village perdu, lieu de tous les trafics, Baran, officier de police fraîchement débarqué, va tenter de faire respecter la loi. Cet ancien combattant de l'indépendance kurde doit désormais lutter contre Aziz Aga, caïd local. Il fait la rencontre de Govend, l'institutrice du village, jeune femme aussi belle qu'insoumise...



NOTE D'INTENTION

Mon grand-père disait en souriant: "Notre passé est triste, notre présent est tragique, mais heureusement on n'a pas d'avenir". Et pourtant...

Quand je suis retourné au Kurdistan, après plusieurs années d'exil, j'ai parcouru plus de deux cents kilomètres dans ces territoires montagneux, sans croiser âme qui vive. Tout avait été rasé par les guerres irakiennes. Puis j'ai vu quelques chèvres par la fenêtre de la voiture et mes yeux se sont remplis de larmes de joie. C'était la vie qui reprenait dans ce pays dévasté. C'était en 1991. Un "safe heaven" venait de se créer pour les Kurdes après la défaite de Saddam Hussein au Koweït.

Depuis, les Kurdes se sont organisés, et pour la première fois dans l'Histoire, ils ont connu des élections libres. Ils ont eu leur Parlement, leur propre gouvernement, ils ont créé une armée et une police nationale. Mais il restait à reconstruire le pays, l'infrastructure, les villages, les routes, l'électricité, les écoles, etc.

À chaque voyage je remarquais d'immenses changements.

À la chute de Saddam Hussein (2003), l'Irak est devenue officiellement un État Fédéral. Les Kurdes gèrent à présent leurs propres affaires indépendamment de Bagdad. Des milliards de dollars, l'argent du pétrole, ont commencé à affluer. Le pays est devenu un immense chantier. La vie a repris, les villages ont commencé à renaître, de nouvelles routes se sont tracées, dans une anarchie très orientale. Dorénavant, ces régions éloignées ont besoin d'ordre... C'est le rêve de Baran, le personnage masculin du film.

Quand j'écrivais mon film, tout ce que je voyais me rappelait le Far West des westerns américains que j'aime : les montagnes, les vallées sauvages et les villages parsemés dans les steppes. D'anciens combattants sont devenus shérifs, certains mercenaires et d'autres businessmen. La frontière du Kurdistan avec l'Iran et la Turquie est le lieu de passage de tous les trafics. On échange du pétrole contre des médicaments souvent périmés avec les Turcs. Parfois, c'est de l'alcool pour les officiers iraniens, jusqu'au concentré de tomate pour les Kurdes. Car le pays importe tout.

L'ouverture et la démocratie autorisent désormais la jeunesse à exprimer des revendications séculaires et modernistes. Plus de démocratie, de laïcité, de liberté d'expression. Mon cinéma s'est toujours porté sur ces questions.

Par ailleurs, né dans un pays musulman, je suis particulièrement sensible à la question du statut de la femme dans notre société. Dans le Kurdistan d'aujourd'hui, les femmes espèrent trouver une nouvelle identité, un nouveau rôle social et politique.

De vieilles amies, devenues médecins, professeurs ou institutrices, parties travailler dans ces lointains villages, m'ont raconté leurs histoires. C'est nourri de ces histoires, que j'ai imaginé le personnage de Govend. Govend respecte certains aspects de la tradition, mais défie la famille, la société et la culture de l'honneur. J'admire ces femmes, je les aime et je voudrais leur rendre hommage.

Voilà ce que je veux raconter dans mon film, avec émotion et humour. Car on dit que Dieu a créé dix Kurdes et le onzième pour les faire rire.

HINER SALEEM





ENTRETIEN AVEC HINER SALEEM

Vous aviez envie de revenir au Kurdistan après la parenthèse parisienne de SI TU MEURS, JE TE TUE ?

J'ai déjà tourné plusieurs films à l'étranger, bien que cette notion d'étranger soit très floue pour moi, car je me sens partout chez moi : mon cœur et ma tête vivent dans le monde. Je ne suis plus attaché à une géographie, et je ne me considère plus lié à un territoire, même si j'adore Paris, l'Europe et le Kurdistan. J'ai envie d'être « de partout », à l'image d'un "citoyen du monde". Il se trouve que je suis né par hasard au Kurdistan, mais j'aurais aussi bien pu naître à Djibouti ou à Oslo !

Dans ce contexte, comment est né MY SWEET PEPPER LAND ?

Je travaillais sur deux sujets à la fois : une histoire d'amour parisienne sur trois générations, et une aventure romanesque d'une grande liberté de ton, susceptible de se dérouler dans les montagnes du Kurdistan. Or, c'est ce deuxième projet, MY SWEET PEPPER LAND, qui a trouvé le plus vite son financement, grâce à Robert Guédiguan

et Marc Bordure, d'AGAT Films&Cie. Ce qui m'intéressait, c'était l'histoire d'amour et le statut de la femme dans une société empreinte d'archaïsme et de religiosité. En effet, l'absence d'égalité entre les sexes me choque profondément : je suis convaincu qu'aucun pays ne pourra accéder à la démocratie sans égalité entre hommes et femmes. Pour moi, c'est un combat qui me semble s'imposer.

D'ailleurs, vous abordez la question de l'honneur...

Dans certaines sociétés, la sexualité de la femme ne lui appartient pas, et c'est ce que je condamne, car elle est privée de liberté. Or, la femme ne doit pas être réduite à l'honneur de l'homme : il est temps de séparer la question de l'honneur de la question sexuelle. S'il faut imposer le voile à quelqu'un, que ce soit à l'homme ! Qu'y a-t-il de plus beau que l'amour choisi dans une totale liberté ? Et ce n'est souvent pas le cas pour les femmes. Par ailleurs, cette privation de liberté engendre aussi des souffrances et des frustrations chez l'homme, car il ne mesure pas le bonheur perdu dans un tel climat.

Comme on le voit dans le film, certains hommes sont beaucoup plus progressistes...

Depuis une dizaine d'années, et l'ouverture du Kurdistan sur le monde, l'accès à Internet et aux chaînes satellitaires a fait considérablement évoluer les mentalités. Pourtant, la question de l'honneur reste prégnante. Cette contradiction se retrouve chez le père et les frères de Govend - et ceux qui la condamnent se soucient surtout du regard des autres. Curieusement, chez les Kurdes, les femmes ont longtemps travaillé et assumé des responsabilités économiques et politiques. Mais l'annexion du Kurdistan, l'influence des pays limitrophes et certains de leurs courants religieux ont provoqué un épouvantable retour en arrière. Pour l'anecdote, j'adore les Kurdes, car toute la tradition musicale n'est qu'admiration, éloge et amour de la femme ! Mais tout ça, avant le mariage...

Peut-on dire qu'il s'agit d'un "eastern", comme il existe des "westerns" ?

Absolument ! Je me disais que la légèreté du western me donnerait une grande liberté et que les décors naturels se prêtaient bien à l'exploration du genre. Surtout, je crois que le Kurdistan d'aujourd'hui ressemble à l'Amérique de l'époque du western : on y découvrait le pétrole, on y construisait des routes, des écoles et des infrastructures, et on tentait d'y faire appliquer la loi. Jusqu'à une date récente, au Kurdistan, chaque seigneur de guerre imposait sa loi sur son fief. Aujourd'hui, l'État incarne la même loi pour tous et apporte la modernité dans le pays, ce qui mécontente les potentats locaux. Il y a donc beaucoup de similitudes entre le Kurdistan et le Far-West. Car on a vu un no man's land se transformer en une nation qui s'est dotée de lois, d'un pouvoir central, et d'institutions légitimes. Ce nouvel État kurde a progressivement mis fin aux trafics de médicaments, d'alcool et de nourriture, et il a accompagné l'émancipation sociale et la libération de la femme. C'est ce contexte sociopolitique qui m'a permis d'écrire cette histoire de cette façon-là.

On retrouve, dans la première séquence, votre goût pour l'absurde...

Je voulais faire allusion aux lacunes institutionnelles du Kurdistan. Je me suis donc inspiré d'une anecdote plus

absurde et comique encore que ce que je raconte dans le film : pour la toute première condamnation à mort du pays, les autorités ont dû emprunter une corde à linge aux propriétaires de la maison voisine pour pouvoir pendre le condamné ! Cependant, je tiens à préciser que la peine de mort est aujourd'hui abolie au Kurdistan, ce qui me réjouit.

Comment avez-vous élaboré les personnages ?

Au départ, j'avais envisagé de me focaliser sur un unique protagoniste, Baran, qu'on verrait parcourir à cheval cette région montagneuse, toujours en référence au western. J'avais alors l'idée d'un tournage très léger, avec un cadreur, un preneur de son et un assistant. Mais comme je suis passionné par le combat des femmes, j'ai eu envie de faire exister un personnage féminin qui s'émancipe grâce à sa force, son courage et son intelligence. À partir de là, j'ai orchestré la rencontre entre cette femme libérée et le héros masculin qui n'est ni traditionnel, ni macho, ni corrompu, et qui ne cherche pas à se marier à tout prix. Ces deux insoumis incarnent, à mes yeux, l'avenir du Kurdistan : ce ne sont pas des révolutionnaires, mais des réformistes attachés à la laïcité qui refusent les archaïsmes, sans rejeter toute forme de tradition.

Qui sont les femmes armées qui débarquent de temps en temps au village ?

Ces sont des combattantes et des résistantes kurdes de Turquie qui luttent pour les droits de leur peuple. Elles sont opprimées en tant que femmes, mais aussi en tant que Kurdes ; quand on leur demande pourquoi elles ont pris le maquis, elles répondent que pour une femme kurde en Turquie, le maquis, c'est la liberté.

Vous dénoncez la corruption et le trafic de médicaments...

Au Moyen-Orient, le trafic de médicaments périmés ou contrefaits engendre des milliards de dollars. C'est ainsi que de faux médicaments - ne contenant que de la farine - sont fabriqués au Moyen-Orient. Heureusement, jour après jour, grâce à la stabilisation politique et à la croissance économique, ce trafic diminue : le Kurdistan a mis en place une force de police spéciale et des "commissions de qualité" qui contrôlent les marchandises entrant dans le pays pour vérifier qu'elles correspondent aux normes en vigueur.

Vous avez entièrement tourné le film en décors naturels ?

Oui, pour l'essentiel dans les montagnes du Kurdistan, sauf la scène de la pendaison tournée à Erbil, la capitale. C'est aussi une série de hasards qui nous ont parfois aidés. Par exemple, au départ, je voulais trouver un pont qu'on puisse détruire et reconstruire pour un budget raisonnable. C'est alors qu'un habitant de la région m'a appris que l'aviation turque avait bombardé un pont près de chez lui : quand j'ai vu les photos, je me suis dit que c'était exactement ce que je cherchais ! On a tourné la séquence sur place en une journée, sous protection de la police kurde.

Vos choix de mise en scène font aussi écho aux codes esthétiques du western...

La toute première séquence, surexposée et filmée en gros plans, est un hommage direct au western. Pour autant, je n'aime pas la rigidité et je voulais faire évoluer la mise en scène en fonction des situations. Je n'avais donc pas de concept visuel a priori : ce qui compte avant tout pour moi, c'est l'atmosphère. Je ne suis pas quelqu'un de cérébral et

je ne fais pas de story-board : j'ai toujours une idée de la séquence, mais je ne m'empêche pas de saisir l'imprévu et l'émotion que m'apportent les comédiens. Je cherche en permanence et je m'adapte à la magie du moment. Puis, toute cette magie entre dans un cadre réglé au millimètre près.

Les séquences entre les deux protagonistes sont d'une grande intensité émotionnelle...

La mise en scène de ces moments-là s'est, pour ainsi dire, imposée d'elle-même. En effet, j'ai remarqué qu'à chaque rencontre entre Baran et Govend - à l'école ou au commissariat, ils étaient réunis dans le même plan, sans que j'ai eu recours au découpage : la force de l'émotion entre eux deux était si palpable que je n'avais pas envie de découper. Du coup, pour ces plans-là, je n'ai pas voulu me "couvrir", en sachant que je prenais un risque.

Comment avez-vous choisi les deux principaux comédiens ?

Je n'ai pas hésité pour le rôle de Govend : j'avais déjà dirigé Golshifteh Farahani dans SI TU MEURS, JE TE TUE,

et elle apporte toujours une dimension supplémentaire à ses personnages. C'est un vrai plaisir de la diriger parce qu'elle comprend à demi-mot ce que je cherche et qu'elle est d'une grande intelligence et finesse dans le jeu. Pour Baran, c'était plus difficile : j'ai fait un casting en Europe, à Istanbul, et au Kurdistan. Ce n'est qu'une semaine avant le tournage que j'ai découvert un jeune acteur kurde - Korkmaz Arslan - vivant en Allemagne : on a dialogué par Skype, j'ai trouvé son visage intéressant, et je l'ai fait venir à Erbil dès le lendemain. Après quelques essais, j'étais rassuré. Korkmaz est un grand acteur.

Vous avez aussi fait appel à des comédiens non professionnels ?

À l'exception des trois ou quatre rôles principaux, j'ai travaillé avec une grande majorité de non-professionnels recrutés sur place. En revanche, c'est une comédienne suisse, Véronique Wüthrich, qui joue l'une des combattantes : elle parle plusieurs langues et apprend le kurde. Parmi ces résistantes, certaines avaient réellement pris le maquis pendant quelques années : l'une d'entre elles a même été blessée à plusieurs reprises et elle se dit toujours prête à reprendre les armes.

Comment dirigez-vous vos acteurs ?

Je ne fais jamais de répétitions. Le plus souvent, je commence à tourner dès que les acteurs sont sur le plateau. Je leur donne très peu d'indications et je leur laisse le champ libre car leur regard sur les personnages est souvent enrichissant. Au fur et à mesure, je restreins le champ des possibles pour me rapprocher de ce que je cherche.

La musique ponctue le film et compose une formidable mosaïque sonore...

Ça me ressemble ! Comme Baran, j'écoute toutes sortes de musiques, d'Elvis Presley à Bach, en passant par des chansons traditionnelles kurdes. Étant donné que je me considère comme un citoyen du monde, toutes ces musiques font partie de moi. Comme je le disais, j'ai voulu réaliser un film très libre et je tenais à ce que mon histoire soit universelle et puisse se dérouler dans n'importe quel pays. Du coup, la musique reflète cette démarche : mon univers, c'est à la fois le blues américain ou des airs traditionnels kurdes.

Govend est elle-même musicienne...

Dans mon précédent film, Golshifteh Farahani jouait du piano. C'est une excellente pianiste, même si elle privilégie aujourd'hui sa carrière de comédienne. Mais je ne voulais

pas me priver de son talent de musicienne. J'avais envie d'entendre cet instrument peu connu qu'est le hang, dont elle sait jouer. Cet instrument a été inventé par deux Suisses. Il se rapproche du piano et des percussions, tout en dégageant des sonorités magnifiques. Certains pensent que c'est un instrument kurde traditionnel, mais personne ne pourrait s'imaginer qu'il a été mis au point par des hippies suisses !

BIOGRAPHIE HINER SALEEM

Hiner Saleem est né en 1964 au Kurdistan. Il est écrivain, scénariste et réalisateur.

Il tourne les images de son premier film, UN BOUT DE FRONTIÈRE, mais les bombardements l'empêcheront d'achever ce premier essai. Gillo Pontecorvo présente en 1992 ces images à la Mostra de Venise en tant que "film inachevé" ce qui lui permet de trouver les financements nécessaires pour son film suivant, VIVE LA MARIÉE... ET LA LIBÉRATION DU KURDISTAN.

FILMOGRAPHIE

- 2013** MY SWEET PEPPER LAND
Festival de Cannes 2013 - Un Certain Regard
- 2010** SI TU MEURS, JE TE TUE
Festival de Hong Kong 2012
- 2009** APRÈS LA CHUTE
Festival de Locarno 2009 - Section « Ici et Ailleurs »
- 2007** LES TOITS DE PARIS
Festival de Locarno 2007
Léopard du meilleur acteur pour Michel Piccoli
- 2006** DOL OU LA VALLÉE DES TAMBOURS
Festival de Berlin 2007 - Section Panorama
- 2005** KILOMÈTRE ZÉRO
Festival de Cannes 2005 - Compétition Officielle
- 2003** VODKA LEMON
Festival de Venise 2003 - Prix San Marco
- 2000** PASSEURS DE RÊVES
- 1998** VIVE LA MARIÉE... ET LA LIBÉRATION DU KURDISTAN
Festival de Mannheim-Heidelberg - Prix du public





GOLSHIFTEH FARAHANI

Née en 1983 à Téhéran, Golshifteh Farahani, fille de l'acteur et metteur en scène de théâtre Behzad Farahani, a commencé par être une enfant virtuose : jonglant avec les gammes et le piano dès l'âge de 5 ans, elle intègre à 12 ans une école de musique. Alors qu'elle est acceptée au Conservatoire de Vienne, Golshifteh refuse l'incroyable opportunité.

Entre temps, elle tourne DERAKHTE GOLABI, un drame romantique qui lui vaut le « Prix de la Meilleure Actrice » au Festival du Film de Fajr. C'est son premier film, elle n'a alors que 14 ans mais son choix est fait : le cinéma.

FILMOGRAPHIE

- 2013** MY SWEET PEPPER LAND de Hiner SALEEM
- 2012** SYNGUE SABOUR - PIERRE DE PATIENCE de Atiq RAHIMI
- 2011** JUST LIKE A WOMAN de Rachid BOUCHAREB
POULET AUX PRUNES de Marjane SATRAPI & Vincent PARONNAUD
- 2010** SI TU MEURS, JE TE TUE de Hiner SALEEM
- 2009** À PROPOS D'ELLY de Asghar FARHADI
SHIRIN de Abbas KIAROSTAMI
- 2008** MENSONGES D'ÉTAT de Rydley SCOTT
- 2007** SANTOURI de Dariush MEHRJUI
- 2006** M FOR MOTHER de Rasool MOLLAGHOLI
DEMI LUNE de Bahman GHOBADI
- 2006** BAB'AZIZ, LE PRINCE QUI CONTEMPLAIT SON ÂME de Nacer KHEMIR
- 2003** BOUTIQUE de Hamid NEMATOLLAH
DEUX ANGES de Mamad HAGHIGHAT
- 2001** ZAMANEH Hamid Reza SALAHMAND
- 2000** HAFT PARADE de Farzad MOTAMEN
- 1998** THE PEAR TREE de Dariush MEHRJUI

LISTE ARTISTIQUE

Golshifteh FARAHANI	Govend
Korkmaz ARSLAN	Baran
Suat USTA	Reber
Mir Murad BEDIRXAN	Tajdin
Fayyaz DOMAN	Jaffar
Tarik AKREVI	Aziz Aga
Véronique WÜTHRICH	Nïroj

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Hiner SALEEM
Scénario et dialogues	Hiner SALEEM
En collaboration avec	Antoine LACOMBLEZ
1 ^{er} Assistant réalisateur	Antoine CHEVROLLIER
Montage	Sophie REINE, Clémence SAMSON, Juliette HAUBOIS
Scripte	Véronique WÜTHRICH
Image	Pascal AUFRAY
Son	Miroslav BABIC
Musique originale composée et interprétée par	Golshifteh FARAHANI
Maquillage / Costumes	Pauline BATISTA, Ceylan REMEZAN
Régie générale	Sirwann Mahmud ABDULAHMAN
Directeur de postproduction	Pierre HUOT
Mixage	Michael KACZMAREK, Moritz HOFFMEISTER, Daniel SOBRINO
Étalonnage	Isabelle JULIEN
VFX	Arnaud CHELET
Producteurs	Marc BORDURE, Robert GUEDIGUIAN / AGAT FILMS & Cie
Coproducteurs	Benny DRESCHER, Karsten STÖTER / Roh Films (Allemagne) Hiner SALEEM / HS Production (Kurdistan) Arnaud BERTRAND, Dominique BOUTONNAT, Hubert CAILLARD / Chaocorp Développement (France)
Ventes internationales	Films Distribution
Distribution	Memento Films Distribution

AVEC

Le soutien d'Eurimages, la participation d'ARTE France, Canal +, Kurdistan TV, l'aide aux cinémas du monde - Centre National du Cinéma et de l'image animée - Ministère des affaires étrangères - Institut Français, le Ministère de la culture et de la communication (CNC) France, le Ministère de la culture et de la jeunesse du Kurdistan, le fonds Mitteldeutsche Medienförderung (Allemagne) et Filmförderung-sanstalt avec le soutien de la commission franco-allemande, SANAD - Fonds de Développement et de Postproduction du Festival du Film d'Abu Dhabi (Emirats arabes unis)